

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les courses du *Grand prix de Paris* ont été aussi brillantes que possible. Triomphe sur toute la ligne, et pour les chevaux français et pour les toilettes des femmes. *Salvator*, *Nougat* et *Perplexe* sont devenus les héros du jour. Jamais l'enthousiasme n'a été plus grand pour une victoire aussi éclatante ; comme jamais non plus on n'a manifesté une admiration plus accentuée à propos des costumes féminins.

Comment décrire l'aspect que présentait l'enceinte du pesage, où fourmillait (le mot n'est pas exagéré) tout ce que Paris compte de jolies femmes, mises avec cette recherche élégante qui résume si bien l'expression juste de la mode ?

Embrassons d'un coup d'œil l'ensemble du tableau. Comme couleurs dominantes, les nuances crème, le bleu de France, le blanc ; comme étoffes, de magnifiques soies anciennes, des linons et tissus transparents, gazes et broderies anglaises sur dessous en soie de couleur ; puis, brochant sur le tout, une profusion de dentelles, de rubans et de fleurs.

Abordons les détails. Ces belles étoffes anciennes — se tenant debout — sont mises en relief par des robes d'une coupe nouvelle et qui s'éloignent totalement du costume actuel. Une, entre autres, vraie couleur « caca Dauphin » d'autrefois, était ainsi composée : corsage long et plat, jupon assez court formant d'amples ondulations et drapé, sur le côté, de façon à découvrir un jupon à traîne en faille bleu pâle ; celui-ci se terminait par un assez grand volant garni de plissés. Une aumônière en faille bleue ornait, en les fixant, les plis du jupon. — Nous avons compté plusieurs robes de ce genre.

Comme opposition, citons une délicieuse robe *Marguerite* en barège blanc, de forme princesse devant ; derrière, longue basque sur laquelle viennent se fixer les côtés drapés du tablier princesse ; plissés et volants alternés au bas du jupon à longue

traîne. Aumônière, collerette à revers rabattus et lisérés vert mousse. En guise de chapeau, une couronne de lierre avec des roses thé.

Voici une heureuse combinaison de plissés avec entre-deux en dentelle belge intercalés et dentelle terminant le bord : costume en batiste rayée bleu et blanc, comprenant un jupon à traîne entouré de deux grands volants plissés dans le sens indiqué, un

tablier et un vêtement *Madame l'archiduc* avec garniture pareille, mais plus petite. Col marin, manches duchesse en baptiste et dentelle. Nœuds en ruban bleu deci, delà. Chapeau de paille d'Italie orné d'une guirlande de pâles biuets mêlés d'épis.

Un groupe de femmes attirait les regards par la fraîcheur de son ensemble : c'étaient des toilettes en batiste et linon des plus transparents. — L'une de nuance crème, posée sur un dessous rose, était d'une simplicité parfaite ; à peine quelques drapés et plissés plats rehaussés par des nœuds papillon en ruban rose. Chapeau *Trianon*, paillasson garni de roses. — Une toilette en batiste crème nous a plu peut-être davantage, à cause du bleu qui la complétait. — Autre costume en linon blanc, composé de plissés et de volants en guipure russe, ornés de nœuds en velours noir tranchant sur l'ensemble. Chapeau tout blanc, à fond mou en soie brochée ; ailes d'oiseau et velours noir. — Nous aimons encore ces batistes grises posées en écharpe, gar-

nies de dentelles de même couleur, et bridant en biais un jupon de faille bleu de France. Le corsage en batiste a des manches en entre-deux.

Mentionnons également les longues tuniques-blouses, les tabliers avec leurs cuirasses en gaze, broderie ou entre-deux ; ceux-ci rapportés à des bandes en batiste ou en velours noir. Les mêmes en mousseline brodée et valenciennes ou point à l'aiguille. Quelquefois l'innovation va jusqu'à poser les entre-deux



P. N° 263. — COSTUME DE JARDIN.

Chapeau de M^{me} Moreau-Didshury (boulevard des Capucines, 23).

et les volants de dentelle sur les plissés de foulard noir. Un exemple en ce sens : corsage Louis XV ouvert en carré, avec manches terminées au coude, et garni de dentelle blanche ; bouquet de roses rouges dans un coquillé de dentelle placé à l'angle du carré ; jupon et tablier ornés de plissés et de dentelles. Chapeau de paille noire, couvert de cerises tombantes.

La note excentrique, comme toujours, a trouvé sa place bien marquée dans l'enceinte des tribunes. C'était une belle madame qui s'avancit en lorgnant tout le monde ; sa toilette était en gros grain couleur « caca Dauphin » avec ornements, poches et nœuds rose tendre ; soulers roses. Grand chapeau de paille noire, à large passe plate, relevée d'un côté ; calotte élevée et panache de plumes aux deux teintes. On reconnaît tout de suite Mme Rattazzi. — Une autre toilette du même genre pouvait faire pendant à celle que nous venons de décrire ; elle était en faille couleur capucine, mais la voiture nous empêchait d'en voir les détails. Le chapeau en paille noire, de même forme que le précédent, était orné d'une grande plume ombrée et de la même nuance que la robe.

Le retour des courses s'est effectué comme d'habitude : les équipages formaient plusieurs files de front. L'avenue du bois de Boulogne et celle des Champs-Élysées étaient noires de voitures. Des haies de curieux bordaient les deux côtés de la route ; ici encore on voyait des quantités de charmantes toilettes et l'on constatait avec plaisir que toutes les jolies femmes n'étaient pas aux courses. Le nom de *Salvator* passait avec un sourire satisfait sur toutes les bouches. Les couleurs groseille et noir du vainqueur vont être les favorites cette année : apprêtons-nous, mesdames, à les porter avec grâce !

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 263.

COSTUME DE JARDIN. — Corsage en batiste écrue, à basques rondes et ouvert en châle ; il est complètement garni de plissés à la religieuse, maintenus aux deux bords, avec nœuds de ruban sur les manches et au bas de l'ouverture. — Lingerie ouverte, large cornet pour la manche et plissé pour le col. — Chapeau *Bergère*, en paille d'Italie, à fond bas et large passe ; celle-ci est doublée de soie bleu électrique, avec chou de ruban assorti fixant le côté relevé et voile de gaze flottant derrière. Le sommet de la coiffure est couvert de bluets de nuance assortie.

G. N° 533.

TOILETTE DE CONCERT POUR CASINO. — Robe de faille noire. — Jupon à traîne, garni devant de deux volants ruchés à gros plis, surmontés d'un haut volant terminé par une dentelle noire. Le milieu du jupon derrière est bouillonné dans toute sa hauteur, et chaque bouillon est entouré d'une dentelle noire. Le bas de la traîne est recouvert de volants ruchés et d'un grand volant découpé, orné de dentelle, à tête ruchée. — Tablier en dentelle noire, noué derrière, avec pans assez courts et tombants. — Corsage à basques plates entourées de dentelle ; fichu plissé, en faille et dentelle, encadrant l'ouverture en châle. Les manches sont dentelées, et les dents, fixées par des boutons, se détachent sur des crevés de dentelle. Volant de dentelle dans le bas. — Lingerie ouverte en crêpe lisse plissé. — Aumônière en fleurs, composée uniquement de marguerites avec leur feuillage. Mêmes fleurs dans la coiffure et à l'ouverture du corsage.

G. N° 535.

TOILETTE DE MARIÉE. — Jupon en faille blanche, à pli Bulgare et longue traîne unie. Les devants, très compliqués, se composent d'un large coulissé placé au milieu, avec trois nœuds de ruban, et dont les deux côtés sont garnis d'un gros liséré et d'un petit volant. Un tablier en gaze, bien drapé, terminé par un liséré et un volant, sort du coulissé de chaque côté pour se perdre et se fixer sous le pli Bulgare. Le bas des côtés du jupon, devant, est rayé de petits volants francés jusqu'au pli double. — Corsage en faille, lacé derrière, avec plastron-cuirasse devant, où il est décolleté en carré ; basques plates tout autour et malines sur les bords. Une dentelle semblable

encadre à plat cette ouverture, avec le bouquet de fleurs d'oranger traditionnel placé à l'angle. — Fichu intérieur en crêpe lisse et dentelle ruchée. Manches duchesse garnies de volants et de coulissés en gaze, avec sous-manches en malines. — Fleurs d'oranger semées dans la coiffure et long voile à la Juive.

Description de la planche coloriée n° 1233.

COSTUMES DE VISITE. — 1. Toilette en batiste rose uni et batiste écrue à rayures roses. — Jupon à courte traîne, en batiste rose, entouré d'un grand plissé en batiste rayée. — Tablier arrondi et tunique fendue derrière, garnis l'un et l'autre de volants roses à bords festonnés en écailles en coton blanc. — Corsage à basques carrées devant et postillon arrondi derrière, rayé au milieu du dos par deux ruches « à la vieille » en batiste à feston blanc ; volants assortis sur tous les bords et autour de l'encolure. Parements roses, avec plissés festonnés, dans le bas des manches. — Lingerie plissée à bords festonnés. — Chapeau de crin noir ; bandeau en ruban noir avec nœud papillon au sommet et nœud semblable au bas derrière. Draperie en faille noire autour de calotte. Groupe de roses du Bengale sur le sommet, avec traîne tombant sur le catogan.

2. Costume de toile couleur tourterelle, à pointillés marron, et madras de même fond à carreaux blancs et paille. L'uni forme le jupon, les manches et les garnitures. — Jupon à traîne et pli Bulgare, garni devant d'un plissé assez haut du milieu, surmonté d'un autre plus petit avec tête. — Le milieu du tablier est plissé à plis plats assez larges ; les côtés, extrêmement drapés, sont fixés derrière. Deux bandes en biais forment, de chaque côté du tablier, des pointes superposées, qui complètent l'ensemble du tablier principal, et le tout, garni de petits plissés, est assemblé derrière avec deux pans assortis. — Corsage cuirasse à basques découpées sur les hanches, entourées de plissés, avec nœud papillon en ruban gris sur le milieu derrière. Double plissé, ruban et nœud autour de l'encolure. Parements, plissés et nœud papillon au bas des manches. — Lingerie ouverte, plissée et festonnée. — Chapeau de paille noire, à fond mou en ruban blanc broché, avec aile bleutée posée en aigrette sur le côté. Guirlande de violettes blanches posée en diadème sous la passe et formant une longue traîne derrière. — Ombrelle-canne en soie grise et à manche blanche.

Description du patron découpé.

CORSAGE-CASAQUE, pour costume de promenade. — Ce corsage est ouvert, ajusté, à basques arrondies devant et découpées sur les hanches. La basque, derrière, simule un peplum court. La manche, à coude, est garnie d'un parement arrondi avec plissé et nœud de ruban. Ce joli corsage est entièrement garni d'un plissé.

Notre patron découpé contient les cinq pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Manche. — 5° Parement.
(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 1235.)

ÉCHOS DE LA MODE

Un bout de critique, sous forme de conseil donné par la *Vie parisienne* :

Ne pas manquer, le samedi soir, d'aller vous entasser au cirque, pour voir ces dames et ces demoiselles entrer et sortir ; car le grand genre est d'arriver presque à la fin de la représentation en toilette demi-habillée avec un chapeau qui a la prétention de rappeler une époque, et n'est d'aucun temps.

C'est tout simplement la fantaisie du moment, qui surcharge de fleurs toute espèce de formes. Si elles sont jolies, élégantes et seyantes, c'est tout ce qu'il faut.

La femme a la tête accommodée au Directoire et à la Fronde. La taille comme sous Louis XV, le fourreau comme sous l'empire.

Pour les bains de mer, on fera autre chose, et à la rentrée ce ne sera plus cela.

Tant mieux, le champ est libre, la mode ne chôme pas.

C'est la mode qui a coiffé cette femme d'une galette affaissée des deux bouts et relevée derrière par une touffe de fleurs.

A celle-ci, elle a mis un casque de paille noire, surmonté d'un panache blanc et enguirlandé de cerises.

Cette autre a placé sur ses cheveux rouges son chapeau de travers; une couronne de pâquerettes serpente tantôt dessus, tantôt dessous, et se perd dans les cheveux.

Là-bas, un chapeau blanc, avec un seul ruban de la Légion d'honneur qui descend au bas du dos.

Ici, un grand chapeau forme raquette, très-relevé devant par un gros nœud, et aplati derrière sous une touffe de fleurs; c'est le plus joli.

Là, un chapeau d'homme sur une guirlande de marguerites, la calotte cerclée d'un ruban, avec un nœud devant et un nœud derrière.

Une corbeille de fraises renversée sur une paille et placée très en avant.

Au contraire, un filet de soie relevé par une aile et une branche de roses, placé très en arrière, tout à fait sur le chignon.

Enfin, une couronne de lilas blancs, posée sur le front, traverse la paille de chaque côté et vient se nouer par derrière: c'est une nouveauté.

Une femme est en robe rayée rose et bleue: un volant plissé rose, un volant plissé bleu.

Sa voisine, toute en mousseline blanche et rose.

Au cinquième rang, une blouse de foulard bleu, nouée derrière par des rubans; à côté, une robe noire avec des galons d'argent placés en travers.

Plus haut, une robe bleu ciel frangée de soie blanche, avec une sorte de théâtre grise ornée de grelots d'or.

Une robe sang de bœuf, coupée de grands carreaux rouges écrus.

Ici, là, partout, des femmes faisant assaut de toilette et se jettant l'une à l'autre un regard... qui n'a pas l'air de voir, mais qui a tout vu.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Le centenaire de Boieldieu, qui vient d'être célébré à Rouen avec tant de pompe, reporte le souvenir vers ce grand compositeur, qui était la bonhomie faite homme, et à cette bonhomie il joignait une modestie si grande que son immense talent semblait se doubler encore. Jamais il n'était content de ses œuvres: ainsi celle qui est, au dire des hommes de l'art, le premier chef-d'œuvre musical de notre Ecole française en ce siècle, la *Dame blanche*, jouée dans l'univers entier, lui a demandé sept ans de tâtonnements, d'inquiétudes, de retouches; le tout au grand désespoir et malgré les supplications constantes du directeur du théâtre Feydeau, — ainsi s'appelait alors l'Opéra-Comique, — lequel directeur, ayant entendu la partition et prévoyant un beau succès, voulait mettre la main dessus; mais le maestro fut inexorable.

— Tant que je ne serai pas content de ma fille, je ne vous la donnerai pas! disait-il avec une apparence de plaisanterie, mais avec une résolution ferme.

Et, pour fuir les importunités, un beau jour Boieldieu se sauva à la campagne, s'enferma à triples verroux, ne voulant voir ni entendre personne, pas même sa servante qui a ordre de le servir et de le nourrir sans se montrer. Réduit ainsi à la plus complète solitude, il composa ce délicieux morceau qui est peut-être le chef-d'œuvre de son chef-d'œuvre; je veux parler de ces doux et charmants couplets du rouet, chantés par la *bonne*

dame Marguerite: air harmonieux dont l'auteur lui-même fut si satisfait que, dans son testament, il exprima le désir qu'on le jouât à son enterrement comme dernier souvenir.

On se rendit à son désir quand le moment suprême fut venu pour lui, et — écrivait le lendemain G.-G., qui faisait partie des assistants à cette triste cérémonie — ce qui émut, attendrit, mit en larmes toute cette foule suivant le convoi de notre grand compositeur et accompagnant le corps jusqu'au trou ouvert pour l'engloutir, ce furent ces doux et simples couplets du rouet de *Dame Marguerite*, joués par les cuivres en lamentations! L'effet en fut pénétrant, puissant, et il n'est personne qui, ayant assisté à cette épreuve, ne s'en souvienne toujours.

Boieldieu, dans sa jeunesse, avait suivi les cours d'un des plus grands musiciens italiens du siècle dernier, nommé Poppo, qui jouait du violon comme les anges doivent chanter au paradis et qui charmait, avec cet instrument, les petites soirées intimes de Marie-Antoinette.

Aussi, comme il se trouvait encore à Paris en 93, pensant que la révolution ne devait pas atteindre les étrangers, il fut arrêté et conduit comme suspect au Comité de salut public où on lui fit subir l'interrogatoire suivant:

- Votre nom, citoyen?
- Poppo.
- Votre profession?
- Je joue du violon.
- Que faisiez-vous sous le tyran Capet?
- Je jouais du violon.
- Que faites-vous maintenant?
- Je joue du violon.
- Que ferez-vous pour la nation qui vous a reçu dans son sein?
- Je jouerai du violon.

Et, chose extraordinaire, Poppo fut acquitté.

Boieldieu, malheureusement, n'était pas doué de cette impassibilité de son maître, car on raconte que ce sont les petites tracasseries dont il fut l'objet quand il voulut donner son joli opéra-comique des *Deux nuits*, qui, sinon furent cause, tout au moins avancèrent le moment de sa mort.

Il destinait à Ponchard, le père de celui d'aujourd'hui, qui était alors dans toute la fleur de son beau talent, le rôle principal de cette pièce. Ponchard, soit caprice, soit indisposition, renonça à ce rôle qui dut être donné à Moreau-Cinti, au grand désespoir du maestro; d'autant que Moreau-Cinti rempli de morgue, se croyait parfait, refusait tous les conseils, et n'était, au total, qu'un fort médiocre artiste.

C'était donc, pour le pauvre Boieldieu, le succès de sa pièce compromis par son principal interprète. Et puis, il paraît que le morceau capital de l'œuvre se trouve au commencement d'un acte, le second ou le troisième, je ne m'en souviens plus au juste; or, au commencement de cet acte, le bon public, qui était sorti pendant l'entr'acte pour prendre le frais, rentrait en faisant grand tapage, comme c'est toujours son ordinaire: le succès de ce grand air fut donc perdu, au profond désespoir du compositeur qui en prit un chagrin si réel qu'il s'ensuivit un violent accès de fièvre. C'était le commencement de la fin.

Boieldieu, du reste, était d'une nature très nerveuse, il avait beaucoup souffert moralement, et ces souffrances avaient surexcité sa nature déjà fort impressionnable et son imagination très ardente.

— On ne croirait pas que je suis Normand et que j'ai été nourri avec la froide boisson de pommes! disait-il souvent en riant, et avec grande raison.

Du reste, les chagrins domestiques dont il avait eu si fort à souffrir pendant sa jeunesse l'avaient fait s'expatrier, car il quitta la France en 1803 pour aller se fixer en Russie et ne revint chez nous qu'en 1812, alors que l'horizon se couvrait de gros nuages entre Saint-Petersbourg et Paris, — ne voulant pas

rester dans un pays qu'il prévoyait devoir bientôt être en guerre avec le nôtre, tant le patriotisme était ardent en son cœur !

Pourtant l'empereur Alexandre, qui l'avait fait chef d'orchestre de sa musique particulière et qui l'aimait beaucoup, cherchait à le retenir ; mais Boieldieu avait contre le souverain une petite rancune particulière : aussi demeura-t-il ferme dans son projet et revint-il à Paris.

Voici quelle fut l'origine de cette rancune :

Le maître avait composé une marche pour la garde impériale. Alexandre voulut l'entendre et fit appeler l'artiste ; mais au lieu des compliments auxquels celui-ci s'attendait, le Czar, qui sans doute préférait le son ardent de la trompette aux plus suaves mélodies, lui dit d'un air fort aimable à la vérité, mais enfin lui dit :

— Votre musique est très jolie, mais elle ne dit rien... elle n'entraîne pas... et si j'osais, j'ajouterais qu'elle me fait l'effet d'être quelque peu endormante.

— Tant pis pour Votre Majesté ! fit l'artiste en s'inclinant profondément.

Et, à partir de ce jour, il caressa sourdement le désir de quitter un pays où son talent était si mal compris. Les événements politiques lui en donnèrent l'occasion et il la saisit avec empressement. Heureusement pour notre scène lyrique, car c'est à dater de son retour que Boieldieu y sema les perles précieuses qui sont les plus charmantes merveilles de son écriin.

Comtesse de BASSANVILLE.

UNE FÊTE VILLAGEOISE

La grande fête donnée au profit de l'Œuvre de charité maternelle a retrouvé son succès de l'année dernière. De deux heures à six heures de l'après-midi, les alentours du jardin Besselièvre étaient remplis de curieux.

À l'intérieur, le jardin était transformé en véritable foire de village, avec les toilettes printanières et parisiennes en plus. L'allée circulaire était bordée de boutiques établies sous le parapluie ou sous la tente.

M. Alphand avait décoré les parterres, et au milieu du jardin, la musique de la garde républicaine était conduite par M. Sellénick. À droite de l'entrée, Mme la comtesse de Mercy-Argenteau, la duchesse de Montmorency, la marquise de Castelbajac, Mlle Moisson et Mlle Moinderville vendaient des fleurs.

Les chocolats étaient tenus par Mme la marquise de Las-Marismas, Mme Hartmann et la comtesse de Jaucourt. Les cigares étaient vendus par Mme Laurent. On en a fumé des douzaines, et on peut certifier qu'ils étaient excellents.

Mmes Guilhermoz et Pothuau vendaient des gauffres ; le tonneau de bière de l'an dernier a eu son succès, sous la tente de Mmes Aguado et Jacobs.

Dans le fond du jardin, Mme Denière tenait le jeu de tourniquet rouge et noir ; puis Mme Chéronnet ; puis Mme Stern, présidant à la toupie hollandaise. Les gamins s'arrêtaient en foule devant le passe-boule dirigé par Mmes de Béhague, de Mirepoix, d'Albuféra.

Sur la pelouse verte qui s'étend à gauche, Mme de Failly dirigeait les chevaux de bois, et sur la pelouse de droite Guignol attirait encore la foule.

La musique du 117^e de ligne remplaçait par intervalles la garde républicaine. Les dames patronesses sont venues tour à tour rendre visite à la jolie foire et aux boutiques tenues par les plus élégantes femmes de Paris.

Le buffet a dû encaisser une magnifique recette : la comtesse Walewska, la duchesse de Mouchy, la baronne de Raymond, la baronne de Poilly présidaient la table des rafraîchissements.

Dans l'assistance, Mmes Bazin, Standish, de Trévise, Ratazzi, etc., etc. ; MM. Hubert, Delamarre, Reiset et de Turenne tournaient la roue de fortune ; Mmes de Pourtalès et de Metternich distribuaient les numéros.

Les toilettes des vendeuses et des acheteuses n'étaient pas le moindre attrait de la réunion, et il y a, à ce propos, une remarque à faire. Ce qui particularise, à Paris, les individualités du grand monde, ce n'est point leur beauté, c'est leur élégance savante et son à-propos. Voyez, par exemple, avec quel art du milieu où elles devaient se produire avaient été composées les toilettes de la plupart des vendeuses, celles de Mmes de Metternich et de Mercy-Argenteau en tête. De la batiste bleu de Chine pour la princesse, avec de la malines à foison et un fichu Elisabeth en taffetas changeant ; de la mousseline sur de la faille rose pour la comtesse de Mercy, et c'était tout, mais un tout merveilleux de raffinements exquis et de détails coquets.

On remarquait, entre autres, parmi les jolies marchandes, deux jeunes personnes appartenant au monde artiste et qui avaient, à côté de leur mère, des sourires aussi aimables qu'irrésistibles, pour écouler leurs appétissantes friandises. C'étaient les filles du célèbre ténor Gardoni.

Ces dames, sentant qu'il s'agissait d'une fête en plein jour, dans un jardin public, avaient eu soin de prendre une toilette sans prétention apparente, sinon sans grâce suprême, à la tournure champêtre et se prêtant au va-et-vient de la journée.

C'est là de la vraie élégance, intelligente et touchant la note juste, et c'est en cela que nos grandes dames montraient, au *fancy-fair* des Champs-Élysées, leur écrasante supériorité sur les célébrités les plus brillantes du monde des théâtres et des boudoirs.

La fête a eu deux parties, et la plus attrayante, la plus caractéristique a été celle du soir. Il y aurait puérilité à dénombrer les individualités du beau monde de l'aristocratie et de la finance qui se pressaient en cette circonstance, à dire les robes et les chapeaux dignes de remarque : on n'analyse pas une nuée d'étoiles. Cependant, comment ne pas parler de ce poème de valenciennes et de gaze blanche qui composaient la toilette de la comtesse Edmond de Pourtalès, et du costume de mousseline blanche de la jeune lady Brett avec ses guirlandes de marguerites brodées en perles de Bliard, irisées comme l'opale, et ses feuillages scintillants comme des émeraudes ? C'était ravissant de faste dans la distinction.

On ne sait encore qu'approximativement ce qu'a rapporté cette magnifique fête, dont la charité a fait tous les frais. La recette totale est évaluée à 83,000 francs, dont 10,000 francs environ produits par la tombola.

Ch. David.

LE COMTE DE RÉMUSAT

La société française a perdu, ce mois-ci, en la personne du comte Charles de Rémusat, une de ses plus hautes individualités. Né le 14 mars 1797, il était entré de bonne heure dans la vie publique et avait eu l'honneur en 1845 de succéder à Royer-Collard comme membre de l'Académie française.

On a beaucoup parlé des qualités oratoires de M. de Rémusat, qui fut plusieurs fois député et ministre. Ajoutons qu'il n'était pas seulement un beau diseur, mais un tecteur remarquable et un acteur excellent. À la veille du 24 février 1848, il joua *Alceste*, du *Misanthrope*, à l'hôtel Castellane. La comtesse de Baulincourt, alors Mme de Contades, lui donnait la réplique dans le rôle de Célimène.

Poète aussi et poète léger, il laisse en portefeuille une foule de *petits vers*, — comme on disait au dix-huitième siècle, — sur

toute sorte de sujets, anniversaires de famille, faits politiques, choses du jour, dont la publication serait bien curieuse à mettre en regard de ses graves travaux d'historien. Ce sont là des contrastes auxquels se plaisaient les grands esprits d'autrefois, et il ne faut pas oublier qu'à côté de l'*Esprit des lois*, Montesquieu a écrit le *Temple de Guide*.

On pourrait citer par centaines les traits où se peignait tout entier l'homme éminent qui laisse derrière lui tant de regrets. Citons seulement de lui un mot charmant.

Un jeune attaché d'ambassade, trop fongueux de sa nature et peut-être emporté par quelques verres de champagne, s'était pris de querelle, dans un bal officiel, avec un invité beaucoup plus âgé que lui et envers qui il avait oublié les lois de la civilité.

Le futur diplomate, de plus en plus exalté, et ne pardonnant pas sans doute à son adversaire les torts qu'il avait eus lui-même, finit par un échange de cartes.

Le téméraire était mal tombé, car le vieux monsieur qu'il avait provoqué n'était autre que le général de X... On alla sur le terrain, et le général administra à l'étourneau une bonne blessure que le mit au lit pour un mois.

Quand il fut guéri, il apprit que le ministre le demandait.

M. de Rémusat, en effet, reçut lui-même son subordonné fort penaud.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai assisté l'autre jour à la querelle que vous avez eu l'imprudance de chercher à l'un de mes invités.

— Excellence...

— Permettez... J'ai tout entendu. Vous étiez sans excuse.

— Je...

— Depuis, vous vous êtes bravement comporté en face de son épée. C'est bien ; mais ce n'est pas tout.

— Mes regrets...

— Laissez-moi achever, je vous prie. Vous allez partir pour l'Amérique du Sud, où vous ferez un séjour d'un an. Là, vous aurez le temps de méditer. Et quand vous reviendrez, je n'en doute pas, au savoir-mourir vous aurez joint le savoir-vivre...

« Plus on parcourt de chemin, plus on est exposé à faire de faux pas, » dit un proverbe arabe.

Aussi les longues existences comme celles de M. de Rémusat sont-elles un grand exemple, lorsqu'elles ont été remplies par l'amour du bien et la recherche du beau.

Ludovic SAUVEUR.

LE SALON DE 1875

(TROISIÈME ARTICLE.)

Le paysage occupe au Salon une place considérable. Nous le constatons d'autant plus volontiers que, dans ce genre, l'école française actuelle est la première du monde et laisse les autres bien à distance.

Les anciennes réputations sont représentées par Corot et Français, mais ni l'un ni l'autre ne commandent l'attention au même degré que jadis. Grâce à une tradition qui s'est toujours conservée, le jury de l'exposition des artistes vivants est autorisé à recevoir les ouvrages de ceux que la mort est venue frapper dans le courant de l'année : c'est ce qui a permis au public de voir une fois encore au Salon celui que ses contemporains avaient surnommé depuis vingt ans le patriarche des paysagistes. Ses trois toiles (*Les bûcherons*, — *Les plaisirs du soir*, danse antique, — *Biblis*) sont d'un aspect un peu semblable, d'une exécution un peu molle, mais on y retrouve ce sentiment poétique qui donne aux œuvres du grand artiste un charme particulier. Cela est vrai surtout pour sa *Danse antique* : dans un lointain vapoureux, le soleil se couche empourpré, éclairant de ses derniers reflets un ciel d'été ; la nuit va venir : c'est l'heure où les nymphes sortent

de leurs retraites pour goûter la fraîcheur, l'heure chère aux divinités mystérieuses des forêts ; au premier plan, quelques-unes se sont déjà réunies et ont commencé à mener la danse nocturne. C'est l'éternel poème de Corot, tel qu'on le retrouve à l'École des Beaux-Arts où l'exposition de l'œuvre du maître a été officiellement inaugurée, ces jours derniers, par l'honorable M. Wallon, ministre de l'instruction publique.

M. Français a rendu avec la sévérité de lignes qui lui est habituelle, une vue de Franche-Comté, *Le ravin du Puits-Noir* ; pourtant il y a dans l'ensemble une confusion regrettable.

Voici, par contre, une belle étude de mer se heurtant sur des rochers. Ce sont *Les rochers d'Arvéchen* (Finistère), de M. Lansyer.

Le gros temps, de M. Courant, nous montre encore une mer vigoureusement traduite, et non loin de là, nous admirons *Les pêcheurs de crevettes*, de M. Félix Cöyen, qui sont remarquables d'expression.

Citons d'un trait, pour en finir avec le paysage, *Le printemps dans les bois à Auvers*, de M. Defaux ; *Les chaumes*, de M. Ségé ; *Le quai d'Orsay*, de M. Guillemet ; la *Gardeuse de moutons*, de M. Paul Vayson, et *La rentrée au parc*, de M. Ferdinand Chaigneau.

Le portrait tient, après le paysage, la première place au Salon. Celui de *Mme Pasca* a été le plus entouré par la foule. Pour nous, il nous semble que l'artiste a traduit sur un mode un peu grave et d'une façon un peu heurtée un modèle qui est tout feu et tout grâce.

Pour être moins voyants, les portraits exposés par MM. Henner, Elie Delaunay, Jules Lefebvre, Cabanel, Giacomotti, Harlamoff, n'en ont certainement pas moins de droits à l'admiration éclairée des artistes et des amateurs sérieux.

Une belle œuvre, c'est celle de M. Fantin-Latour, représentant l'excellent aqua-fortiste anglais *Edwin Edward* et sa femme. Très remarquables aussi, le portrait de *Mme A. Perly*, par M. Piot-Normand, et celui de *Mlle Chänzy*, par M. de Pommayrac. Mais nous aimons beaucoup moins le portrait de notre sympathique confrère *M. Jules Claretie*, par M. Bonnegrâce, et nous n'aimons pas du tout, cette année, l'exposition de M. Carous Duran, dont le talent ne se retrouve guère que dans le portrait de sa fille.

Les amateurs de natures mortes seraient en droit de réclamer, si nous passions sous silence *L'alambic* de M. Bonvin, les *Armures* de M. Vollon, les *Roses de mai* de M. Chaplin, et toutes les *Horloges et pendules* d'un collectionneur groupées sur un coin de table par M. Cauchois, avec cette légende :

O pendules de nos grands mères,
Vous dont l'Amour fut l'horloger,
Oubliez les heures amères
Pour sonner l'heure du berger !

Parmi les débuts heureux et qui méritent qu'on y applaudisse, nous devons une mention particulière à Mlle Jeanne Chassin pour ses *Fruits d'hiver*, et à Mlle Marie Lebrun pour son joli tableau intitulé : *Les trois âges*. Ce sujet est traité d'une façon tout à la fois ingénieuse et claire. Sur le premier plan, un polichinelle escorté de dragées personnifie l'enfance. Au second plan, dans une coupe chargée de fleurs et de bijoux sous lesquels se dissimule mal un petit billet rose, rayonnent toutes les splendeurs, toutes les joies, tous les parfums de la vingtième année. Enfin, plus loin, apparaît la vieillesse : un missel, un vieux crucifix, une branche de buis et un flambeau qui s'éteint, voilà son lot.

Restons sur le souvenir de cette charmante toile, qui aura ainsi le mérite de nous faire oublier bien des banalités et de nous épargner d'inutiles redites.

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 533. — DESCRIPTION, PAGE 290.



TOILETTE DE CONCERT POUR CASINO
Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).
Aumonière en fleurs de la maison Schweich (faubourg Montmartre, 13).



1235

Jules Savois

A. Loring, imp. r. des Mathurins, 66.

Ad. Goubaud et Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Savois, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Koenig, r. M^{me} Vinsigny, 19. Chapeaux de M^{me} Moreau-Didsbury, 13. des Capucines, 23.
 Coiffures Régente de M^{me} De Vertus Seurs, r. Aubois, 12. Eau Figaro de Vignier, Boul. Bonne-Nouvelle, 1.
 Parfums de Pinaud & Meyer, Boul. des Italiens, 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.



TUILETTI
Modèle de Robe de Soie

PLANCHE G. N° 535. — DESCRIPTION, PAGE 290.



TOILETTE DE MARIÉE
Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne 14).

CENDRILLON II.

(NOUVELLE. — FIN.)

Ainsi, tout échappait à la fois à M. Simier; il ne restait plus qu'à attendre le garçon de banque et qu'à subir préalablement ce premier affront d'un négociant, qui consiste à renvoyer à la Banque des billets non payés par lui, lors de leur présentation.

Dans la journée, un clerc de M^e Bonnard se présenta; il venait parler à Clémence de la part de son patron; il venait apporter un petit paquet soigneusement cacheté, que Clémence monta dans sa chambre sans dire mot, après avoir signé au clerc un reçu en bonne forme.

Que signifiaient ces manœuvres? Les époux Simier étaient véritablement indignés de la froide réserve avec laquelle Clémence daignait parfois leur adresser la parole. Il se passait un drame silencieux dans cet intérieur, naguère si actif et si gai.

Aux repas, personne ne mangea, à l'exception de Clémence, dont la tranquillité extrême contrastait sans cesse avec le trouble du mercier, de sa femme et d'Anatole, pour qui, en ce moment, les angoisses paternelles étaient une terrible leçon. La journée se traîna péniblement et parut bien longue à chacun des membres de cette famille. Vers le soir, Anatole, dont les nerfs étaient agacés par la tenue singulière de Clémence, rompit cependant le silence qui avait régné entre eux.

Il s'assit au comptoir, ce qui ne lui était jamais arrivé, car jusqu'alors le dandy Anatole se fût cru déshonoré à cette place. Clémence était assise à côté de lui. Les commis du magasin, occupés de leur travail, ne pouvaient entendre le cousin et la cousine.

— Est-ce que les tourments de mon père et de ma mère te sont inconnus? demanda Anatole à la jeune fille.

— Non, répondit Clémence.

— On croirait que tu ne t'en préoccupes pas du tout.

— Si fait. Mais, au lieu de paroles stériles, en pareille circonstance, je voudrais agir dans leur intérêt.

— Ou dans le tien, interrompit aigrement Anatole... Je sais tout, Clémence, et je t'avoue que tu as beaucoup perdu dans mon amitié.

— L'ai-je donc jamais obtenue, cette amitié dont tu me parles ici?

— Tu n'as pas, du moins, le droit de douter de celle de mon père? Il te l'a souvent prouvée.

— C'est vrai, mon cousin, je ne l'ai pas oublié. J'ai toujours fait mon devoir, jusqu'à présent, et j'espère n'y pas manquer. Peut-être, ajouta-t-elle d'un ton piqué, tout le monde ne peut-il en dire autant; je n'adresse de reproche à personne, Anatole; je n'en recevrai de personne.

— Mais enfin...

— Il suffit, dit en terminant Clémence. Les choses ne sont peut-être pas si désespérées que tu te le figures. Attendons les événements...

Anatole n'insista pas. L'assurance de sa cousine lui paraissait étrange. Ou Clémence était cuirassée d'égoïsme, ou elle se faisait encore des illusions sur l'état des affaires de M. Simier. Malgré sa légèreté d'esprit, Anatole voyait bien les changements survenus tout à coup dans le caractère de sa cousine, et, comme M. et M^{me} Simier, il attribuait ces changements aux circonstances mêmes.

Le lendemain, jour fatal de l'échéance, était arrivé; toutes les dernières démarches du négociant n'avaient abouti qu'à lui permettre de solder quelques mille francs de plus. Il avait donc fallu se résigner, laisser impayée une assez forte partie des billets présentés par la Banque.

A dix heures, le garçon de recettes monta dans le bureau de

M. Simier, toucha ce que le mercier pouvait payer, et laissa pour le reste, un petit imprimé ainsi conçu :

« Vous êtes invité à venir payer à la Banque, de deux heures à quatre, la somme de..... »

« N^o 20. — BERNARD. »

L'entrée et la sortie du garçon de recette avaient frappé M. Simier d'une double commotion électrique. Hélas! depuis tant d'années qu'il était établi, l'honorable négociant n'avait jamais été réduit à une pareille extrémité.

Toutefois, il lui restait une journée encore pour tenter des efforts nouveaux; son énergie ne lui faisait pas défaut; la part que M^{me} Simier et Anatole prenaient à ses alarmes le rendait plus ferme en présence des obstacles. Il sortit pour aller chez des capitalistes et y ramasser, s'il était possible, la somme qui lui manquait.

Clémence, de son côté, demanda à sortir au milieu de la journée; elle devait, dit-elle, « retourner pour affaire chez M^e Bonnard. » M^{me} Simier ne la retint pas. La glace était rompue entre la tante et la nièce; elles n'échangeaient maintenant que de rares et courtes paroles. On eût dit, depuis quelques jours, que Cendrillon II vivait en dehors de la famille. Et Clémence supportait cette situation avec une philosophie sans égale, toujours inaltérable.

VII

Il faut que nous amenions nos lectrices dans la salle à manger, à l'heure où le diner est servi, lorsque les personnages de cette histoire s'apprêtent à manger un diner fort simple.

On se met à table, et déjà le domestique a apporté le potage, quand M. Simier, après avoir déplié sa serviette, pousse un cri, en apercevant plusieurs papiers en liasse :

— Que veut dire cela?

Et il regarde, et il n'en peut croire ses yeux, et des mouvements nerveux l'empêchent d'articuler un mot de plus.

Il a reconnu tous les billets rendus impayés au garçon de Banque.

Peu à peu l'usage de la parole lui revient.

— Voilà ces billets que je désespérais de payer à l'échéance... Je les tiens! Mon Dieu, qui dois-je remercier?

Ses regards se fixent tour à tour sur sa femme, sur son fils et sur sa nièce, car il est certain que l'un des trois a disposé ainsi les choses.

Mais il ne tarde pas à voir que M^{me} Simier et Anatole partagent sa surprise, pendant que des larmes de contentement humectent les paupières de Clémence.

— C'est toi! s'écrie-t-il, en se tournant vers la jeune fille.

Clémence ne put garder plus longtemps le silence. La joie qu'elle ressentait fit violence à sa modestie.

— Je prends ma revanche, mon cher oncle, dit-elle le plus simplement du monde... C'est un tour de serviette qui répond à celui que vous m'avez fait il y a quelques mois... Vous m'avez présenté alors ma petite fortune; je contribue un peu aujourd'hui à raffermir la vôtre. Pourtant, nous ne sommes pas quittes encore.

Aussitôt les trois compagnons de table de Clémence se levèrent, coururent à elle, l'embrassèrent et lui serrèrent la main.

Quant à M. Simier, nous pouvons assurer que sa joie tenait du délire, non pas seulement pour ce qui le regardait, mais à cause de la justification triomphante de Clémence.

C'était chose si douce à son cœur que de retrouver sa nièce digne des bontés qu'il avait eues pour elle. Clémence était son élève dans la vie, et Clémence, loin d'avoir démerité, s'attirait les sympathies générales par cette dernière action.

Avec sa simplicité ordinaire de langage, la jeune fille expliqua

tout, — comment elle avait appris les perplexités de M. Simier, comment elle n'avait pas hésité à demander les comptes de tutelle, pour être libre possesseur de ses biens et les pouvoir aliéner; enfin, comment, pendant la journée, elle s'était rendue à la Banque et avait payé entre les mains du garçon de recette Bernard.

— Tu ne nous en as rien dit, chère enfant, remarqua M. Simier.

— J'ai craint, répondit Clémence, de vous voir refuser mon offre...

— Ma bonne nièce! s'écria la mercière, embrassant de nouveau Clémence avec effusion.

— Tu ne m'en veux pas, dit Anatole, pour les paroles dures que je t'ai adressées hier?

— Non, mon cousin. Les apparences te donnaient bien le droit de me parler ainsi.

— Clémence, reprit M^{me} Simier, j'ai eu certainement quelques torts envers toi...

— Ma tante! interrompit la cousine d'Anatole... Je suis bien heureuse!... Ne revenons point sur le passé.

Toute la soirée, la famille Simier se livra aux plus délicieux épanchements. Le calme et la sécurité étaient désormais rentrés sous ce toit.

Grâce au prêt si délicatement imposé au négociant par Cendrillon II, le crédit de la maison Simier ne subit aucune atteinte. Il grandit, au contraire, en raison des pertes qu'elle avait éprouvées et réparées.

Il paraît que six mois, jour pour jour, après la scène que l'on vient de lire, le mariage d'Anatole et de Clémence fut décidé, et que sur la porte du magasin, les passants purent lire ces mots écrits en grosses lettres de cuivre:

MAISON SIMIER PÈRE ET FILS.

Clémence, en même temps, reçut le nom de son cousin et perdit le surnom de *Cendrillon II*.

Augustin CHALLAMEL.

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

Un des éditeurs les plus intelligents et les plus persévérants de Paris, M. Alphonse Lemerre, vient de commencer, — dans cette charmante bibliothèque littéraire, d'un format si élégant et si portatif, que tout le monde connaît, — la publication des poésies de Victor Hugo, auxquelles il se propose d'ajouter ensuite les œuvres en prose.

Le succès de cette jolie édition, pour ne parler aujourd'hui que de la première partie, est dès à présent assuré: elle a le double mérite de reproduire sous une nouvelle forme l'œuvre du plus grand de nos poètes, et d'être la première à réunir toutes ses poésies, celles du passé et celles de l'avenir, dans des conditions uniformes de dimensions et de typographie.

Les deux premiers volumes, comprenant les *Odes et Ballades*, sont en vente; les autres suivront de mois en mois.

En attendant, non moins infatigable que ses éditeurs, Victor Hugo poursuit, chez Michel Lévy, la publication de ses œuvres inédites ou de celles qui n'avaient encore vu le jour qu'à l'étranger. Cette semaine a vu paraître un magnifique volume intitulé: *Avant l'exil*, et qui n'est qu'une partie de ce que l'auteur comprend sous ce titre significatif: *Actes et Paroles*.

Nous n'avons pas à dire ici ce que nous pensons de l'œuvre politique de Victor Hugo, mais le grand écrivain nous reste et jamais il ne nous est apparu plus puissant et plus doux que dans ce livre: *Avant l'exil*, en tête duquel il a reproduit un épisode qu'on peut considérer comme la préface de sa vie.

Nous n'en pouvons détacher qu'un fragment, mais qui, même en ce cadre étroit, forme encore un tableau plein de fraîcheur et de jeunesse; une pure lumière le traverse: c'est le rayon de soleil qui embrase le cœur du poète et éclaire son œuvre.

Robert HYENNE.

AUX FEUILLANTINES

Au commencement de ce siècle, un enfant habitait, dans le quartier le plus désert de Paris, une grande maison qu'entourait et qu'isolait un grand jardin. Cette maison s'était appelée, avant la Révolution, le couvent des Feuillantines. Cet enfant vivait là seul, avec sa mère et ses deux frères et un vieux prêtre, ancien oratorien, encore tout tremblant de 93, digne vieillard persécuté jadis et indulgent maintenant, qui était leur élément précepteur et qui leur enseignait beaucoup de latin, un peu de grec et pas du tout d'histoire. Au fond du jardin, il y avait de très grands arbres qui cachaient une ancienne chapelle à demi-ruinée. Il était défendu aux enfants d'aller jusqu'à cette chapelle. Aujourd'hui ces arbres, cette chapelle et cette maison ont disparu. Les embellissements qui ont sévi sur le jardin du Luxembourg se sont prolongés jusqu'au Val-de-Grâce et ont détruit cette humble oasis. Une grande rue assez inutile passe là. Il ne reste plus des Feuillantines qu'un peu d'herbe et un pan de mur décrépît, encore visible entre deux hautes bâtisses neuves; mais cela ne vaut plus la peine d'être regardé, si ce n'est par l'œil profond du souvenir. En janvier 1871, une bombe prussienne a choisi ce coin de terre pour y tomber, continuation des embellissements, et M. de Bismarck a achevé ce qu'avait commencé M. Haussmann. C'est dans cette maison que grandissaient, sous le premier empire, les trois jeunes frères. Ils jouaient et travaillaient ensemble, ébauchant la vie, ignorant la destinée, enfances mêlées au printemps, attentifs aux livres, aux arbres, aux nuages, écoutant le vague et tumultueux conseil des oiseaux, surveillés par un doux sourire. Sois bénie, ô ma mère!

On voyait sur les murs, parmi les espaliers vermoulus et décolorés, des vestiges de reposoirs, des niches de madones, des restes de croix, et çà et là cette inscription: *Propriété nationale*.

Le digne prêtre s'appelait l'abbé de la Rivière. Que son nom soit prononcé ici avec respect.

Le plus jeune des trois frères, quoiqu'on lui fit dès lors épeler Virgile, était encore tout à fait un enfant.

Cette maison des Feuillantines est aujourd'hui son cher et religieux souvenir. Elle lui apparaît couverte d'une sorte d'ombre sauvage. C'est là qu'au milieu des rayons et des roses se faisait en lui la mystérieuse ouverture de l'esprit. Rien de plus tranquille que cette haute mesure fleurie, jadis couvent, maintenant solitude, toujours asile. Le tumulte impérial y retentissait pourtant. Par intervalles, dans ces vastes chambres d'abbaye, dans ces décombres de monastère, sous ces voûtes de cloître démantelé, l'enfant voyait aller et venir, entre deux guerres dont il entendait le bruit, revenant de l'armée, et repartant pour l'armée, un jeune général qui était son père et un jeune colonel qui était son oncle; ce charmant fracas l'éblouissait un moment, puis, à un coup de clairon, ces visions de plumets et de sabre s'évanouissaient, et tout redevenait paix et silence dans cette ruine où il y avait une aurore.

Ainsi vivait, déjà sérieux, il y a soixante ans, cet enfant qui était moi.

Je me rappelle toutes ces choses, ému.

C'était le temps d'Eylau, d'Ulm, d'Auerstadt et de Friedland, de l'Elbe forcée, de Spandau, d'Erfurt et de Salzbourg enlevés, des cinquante et un jours de tranchée de Dantzick, des neuf cents bouches à feu vomissant cette victoire énorme, Wagram; c'était

le temps des empereurs sur le Niemen, et du czar saluant le César; c'était le temps où il y avait un département du Tibre, Paris chef-lieu de Rome; c'était l'époque du pape détruit au Vatican, de l'inquisition détruite en Espagne, du moyen âge détruit dans l'aggrégation germanique, des sergents faits princes, des postillons faits rois, des archiduchesses épousant des aventuriers; c'était l'heure extraordinaire; à Austerlitz la Russie demandait grâce, à Iéna la Prusse s'écroulait, à Essling l'Autriche s'agenouillait, la confédération du Rhin annexait l'Allemagne à la France, le décret de Berlin, formidable, faisait presque succéder à la déroute de la Prusse la faillite de l'Angleterre, la fortune à Potsdam livrait l'épée de Frédéric à Napoléon qui dédaignait de la prendre, disant: « *J'ai la mienne.* » Moi, j'ignorais tout cela, j'étais petit.

Je vivais dans les fleurs.

Je vivais dans ce jardin des Feuillantines, j'y rôdais comme un enfant, j'y errais comme un homme, j'y regardais le vol des papillons et des abeilles, j'y cueillais des boutons d'or et des lisérons, et je n'y voyais jamais personne que ma mère, mes deux frères, et le bon vieux prêtre, son livre sous le bras.

Parfois, malgré la défense, je m'aventurais jusqu'au hallier farouche du fond du jardin; rien n'y remuait que le vent, rien n'y parlait que les nids, rien n'y vivait que les arbres; et je considérais à travers les branches la vieille chapelle, dont les vitres défoncées laissaient voir la muraille intérieure bizarrement incrustée de coquillages marins. Les oiseaux entraient et sortaient par les fenêtres. Ils étaient là chez eux. Dieu et les oiseaux, cela va ensemble.

Victor Hugo.

LE BOUQUET FANÉ

(NOUVELLE.)

A une lieue environ de Dinan, et non loin des bords de la Rance, s'élevait, il y a quelques années, le Mesnil-Briand. C'était autrefois un domaine seigneurial; la petite tourelle surmontée d'une girouette qui rappelait la banderole des anciens chevaliers, l'écusson en pierre qui surmontait la porte d'entrée, l'encadrement des croisées, maints détails d'architecture indiquaient le rang qu'il avait occupé dans le nobiliaire de Bretagne.

Mais les pierres étaient disjointes, l'herbe poussait épaisse dans la cour, l'ensemble du bâtiment présentait l'image d'un incurable délabrement; les appartements mal meublés, envahis par la moisissure, trahissaient la gêne et la pauvreté.

Mme de la Ratais, propriétaire de ce triste logis, y vivait parcimonieusement, cherchant à dérober aux regards du public, l'impuissance où elle se trouvait de soutenir la dignité de son rang.

Grande, maigre, sèche, toujours revêtue de son costume de veuve, qui se prêtait mieux qu'un autre aux impérieuses exigences de l'économie, elle était en parfaite harmonie avec cette habitation sépulcrale.

Elle était ce jour-là activement occupée à faire la toilette du salon et à lui donner un aspect moins lugubre. Deux femmes la secondaient dans ce travail: l'une était une gracieuse enfant de dix-huit ans; l'autre avait à peu près le même âge qu'elle-même, mais l'expression douce et résignée de ses traits fanés contrastait avec son attitude froide et un peu guindée.

Quand elles eurent épousseté les vieux rideaux, essuyé la garniture de la cheminée, enlevé les housses des sièges dont l'étoffe râpée n'avait guère droit à tant d'égards, elle congédia ses deux compagnes qu'elle invita à se mettre en mesure de recevoir une visite attendue.

Elle-même en fit autant, puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur son miroir, s'enfonça dans un vieux fauteuil du dernier siècle.

— Ce n'est pas sans peine, se dit-elle, que je l'ai amené ici, ce nabab excentrique. Ah! monsieur Grosley, vous croyez qu'on peut venir s'établir dans une petite ville et rester impénétrable. Voilà quinze jours que vous êtes arrivé à Dinan, vous avez mis entre vous et la curiosité publique une barrière infranchissable, vous tenez les indiscrets à distance, et, quand on pousse les questions un peu plus loin qu'il ne vous convient, vous avez une façon de regarder les gens qui les force de battre en retraite. Je sais tout cela, mais je sais aussi que toutes les fois qu'on a fait appel à votre bourse pour une œuvre de bienfaisance, vous avez payé votre tribut avec une générosité princière. Vous avez fait d'abord la sourde oreille à mes avances, mais il a fallu vous exécuter; ne suis-je pas votre parente, éloignée il est vrai? J'avais bien droit à vos égards, puis je n'ignore pas que vous espérez obtenir de moi des renseignements qui vous tiennent au cœur. La perspective de ce service devait adoucir votre humeur sauvage.

Elle suivait le fil de ses réflexions; sa figure sèche et hautaine s'éclaira d'un sourire de satisfaction.

— On dit, reprit-elle, qu'il est revenu plusieurs fois millionnaire. Quel rêve! Mathilde est jolie, séduisante; elle a dix-huit ans, il en a cinquante-cinq... Pourquoi pas?... Pourvu que cette petite sottise ne mette pas obstacle à mes projets! Quand j'y ai fait allusion, elle a rejeté bien loin mon idée; sans doute elle songe encore à ce jeune homme dont j'avais moi-même encouragé les avances. Est-ce que je pouvais prévoir le retour de ce revenant d'Amérique? Mais elle réfléchira; on ne laisse pas échapper de pareilles occasions.

Elle consulta la vieille pendule et s'étonna qu'il ne fût pas encore arrivé. Comme un général au moment d'une action décisive, elle jeta un dernier regard sur le salon où elle allait livrer sa bataille diplomatique, et ayant constaté quelques incorrections, elle appela d'une voix criarde:

— Louison! Louison!

Celle qui avait accompagné la jeune fille reparut, et Mme de la Ratais lui adressa ses recommandations avec un accent dans lequel les notes douces brillaient par leur absence.

Pendant qu'elle exhalait son humeur irritable, le marteau de la porte s'abaissa et la maîtresse du logis alla au-devant du visiteur qu'elle introduisit.

C'était un homme de taille ordinaire, mais trapu et vigoureux; ses vêtements aux formes amples, à la coupe incorrecte, indiquaient un profond dédain de la mode. Avec ses cheveux coupés ras, sa barbe grisonnante et mal disciplinée, ses traits vigoureusement accentués, son teint basané, il ressemblait beaucoup plus à un planteur ou à un riche fermier du Far-West américain qu'à un habitué des salons. Ses yeux vifs, perçants, qu'ombrageaient d'épais sourcils, annonçaient la résolution, mais n'avaient aucune expression de dureté.

Tout en embrassant les objets d'un regard qui lui suffit pour se rendre compte de la situation, il se prêta avec bonhomie à l'accueil chaleureux de Mme de la Ratais.

Ce fut un déluge de formules affectueuses, de témoignages de gratitude pour la peine qu'il avait bien voulu prendre de venir visiter de pauvres recluses dans leur solitude. Il avait bien fait de ne pas dédaigner l'humble foyer des derniers survivants de sa famille; c'était le port qui s'offrait au voyageur ballotté par tant d'orages. Elle établit les liens qui les unissaient en remontant par une série de filiations jusqu'au moment où les rameaux s'étaient détachés de la souche commune; elle rappela une foule de détails qui le concernaient.

Cette généalogie, il n'y croyait guère; ces souvenirs, ils n'avaient laissé aucune trace dans sa mémoire, mais il se garda de la contredire; c'est à peine si son scepticisme se traduisait par un imperceptible sourire; d'ailleurs elle lui épargnait l'embarras de la réplique et accaparait la conversation avec une infatigable volubilité de paroles.

Pendant qu'il restait impassible, invulnérable à ces calineries qui glissaient sur la rude écorce du voyageur, Mme de la Ratais était convaincue de l'efficacité de ses séductions ; elle ne doutait pas qu'elle n'eût fait la conquête du millionnaire et songeait déjà à l'effet foudroyant que ferait, sur ses connaissances, la nouvelle du mariage de celui-ci avec sa fille.

Elle profita habilement d'un coup-d'œil que M. Grosley jeta dans le jardin pour lui proposer de l'y conduire. L'éloge qu'elle faisait des goûts simples de la vie rustique était bien en situation en présence de ces allées couvertes d'herbe, de ces plates-bandes négligées, de ces charmilles en désordre qui trahissaient l'incurie imposée par la gêne.

Deux personnes se montraient au tournant d'une allée :

M. Grosley fut frappé de la grâce charmante de l'une, de l'expression douce et recueillie de l'autre. Mme de la Ratais prévint sa question :

— C'est ma fille, dit-elle ; je vais avoir l'honneur de vous la présenter, et vous jugerez, par vous-même, si mon orgueil de mère ne se fait pas trop illusion.

— Et sa compagne ?

— C'est sa gouvernante, une pauvre vieille fille que j'ai recueillie chez moi ; elle était seule, sans amis, je lui ai donné place à notre foyer.

— C'est un dévouement dont elle doit être reconnaissante.

— Quand on fait le bien, il faut le faire sans espoir de retour, répondit Mme de la Ratais en levant les yeux au ciel avec une expression qui en disait plus que bien des paroles.

Par malheur M. Grosley se rappela les aigres interpellations qu'il avait entendues en arrivant. Il se représenta la vieille fille comme un de ces souffre-douleur auxquels on fait payer cruellement les prétendus services dont on fait étalage, comme une de ces pauvres victimes qui déploient dans l'ombre des prodiges de résignation et de courage suffisants pour provoquer l'admiration, s'ils se produisaient en pleine lumière.

— Qui sait, se dit-il, si cette existence ignorée ne recèle pas quelque touchant et héroïque mystère ?

Il se prit à examiner avec un redoublement d'intérêt la vieille fille dont la toilette surannée, les cheveux tombant en bandeaux lisses, la guimpe fanée, la robe modeste aux plis rigides, attestaient que depuis longtemps la préoccupation de plaire n'avait plus prise sur elle.

La rencontre des deux promeneuses l'arracha brusquement à ses réflexions.

— Louison, dit Mme de la Ratais à la vieille fille, ayez la bonté de vous rendre à la lingerie où je vous rejoindrai bientôt. Monsieur Grosley, ajouta-t-elle, je vous présente ma fille ; vous jugerez par vous-même ce qu'elle vaut et l'instruction que je lui ai donnée. Mathilde, parlez anglais à votre parent.

M. Grosley eut pitié de l'embarras de la jeune fille et courut à cette exhibition ridicule par laquelle les parents mettent les enfants en spectacle et réclament pour eux les applaudissements des étrangers.

— Permettez-moi, mademoiselle, dit-il, de ne pas accepter ce vilain rôle de pédagogue et veuillez agir avec moi comme avec un vieil ami qui ne désire rien tant que de vous mettre à l'aise.

Mme de la Ratais fut charmée de ce préambule qui confirmait ses espérances ; elle s'applaudit de l'impression que sa fille semblait produire et s'empressa de la laisser avec le visiteur pour aller retrouver la vieille fille dans la pièce qu'elle avait décorée du nom pompeux de lingerie.

En effet, un rapide examen avait suffi à M. Grosley pour qu'il portât sur Mathilde le jugement le plus sympathique ; il la trouvait exempte de prétention, simple, naturelle, et se plaisait à tirer de sa physionomie, de son attitude, les conclusions les plus favorables.

Il l'entraîna le long des espaliers et encouragea sa confiance

par son langage affectueux ; mais, en dépit de ses efforts pour animer la conversation, il remarquait chez elle de la gêne, presque de la crainte ; une défiance mystérieuse arrêtait l'essor de sa nature franche et candide.

Il s'arrêta brusquement et la regarda en face.

— Ma chère enfant, lui dit-il, un homme éloigné de la France depuis trente ans a peut-être droit à un peu de bizarrerie ; permettez-moi de franchir les préliminaires et de vous adresser une question à laquelle je vous prie de répondre avec une entière franchise.

Comme elle restait muette, les joues empourprées :

— Eh bien ! soit, ne répondez pas, je saurai comprendre votre silence. N'est-il pas vrai que vous redoutez en moi un prétendant à votre main, et que cette pensée vous trouble ?

La rougeur de Mathilde s'accrut davantage.

— Je savais bien que j'avais deviné juste, ajouta-t-il en riant bruyamment ; je tiens à dissiper vos craintes. Rassurez-vous, cette ambition ridicule pour un vieux barbon comme moi ne saurait me venir ; la jeunesse est faite pour la jeunesse. Vous n'aurez plus peur de moi, n'est-ce pas ? J'ai débarrassé votre cœur d'un grand poids ; en échange de ce service, puis-je réclamer votre confiance ? Voyons, n'est-ce pas comme dans l'histoire de toutes les jeunes filles ? N'y a-t-il pas de par le monde quelque beau jeune homme qu'on aime d'un amour honnête et que les parents repoussent uniquement parce qu'il n'est pas assez riche ?

— Comment savez-vous cela ? dit-elle, rassurée par ce langage du vieux garçon.

— Qu'importe, puisque j'ai dérobé votre secret ? N'ai-je pas le droit d'être un peu fier de ma perspicacité ? Nous reviendrons sur ce sujet ; en attendant, je vous propose mon amitié et mon alliance, voulez-vous ?

Elle lui tendit sa petite main en souriant ; depuis que la perspective d'une demande en mariage était écartée, elle se sentait toute disposée à l'aimer.

La glace était rompue ; ils continuèrent de causer avec le laisser-aller de deux êtres qui éprouvent l'un pour l'autre une mutuelle sympathie. M. Grosley trouvait une véritable jouissance à provoquer les épanchements de cette jeune fille qui se livrait à lui avec une spontanéité ingénue, il était sous le charme de son aimable babillage.

Dans le cours de l'entretien, il laissa échapper, sur le compte de la vieille fille, quelques mots qui semblaient l'écho des sentiments de Mme de la Ratais. Elle l'arrêta vivement.

— Ne dites pas de mal de ma tante Louison, sans quoi nous nous brouillerons.

— De votre tante ?

— Oui, à la mode de Bretagne. Vous ne supposez pas, en la voyant sous ces vêtements disgracieux qui la vieillissent et l'enlaidissent, qu'elle ait pu être autrefois d'une beauté ravissante ; c'est pourtant ainsi. Il fut un temps où l'on vantait sa grâce, son esprit et sa bonté ; les adorateurs se pressaient autour d'elle ; elle repoussa tous les partis. Pourquoi ? C'est là un mystère que je n'ai jamais pu éclaircir. Toujours est-il qu'elle opposa à l'idée du mariage un refus inébranlable. Les années s'ajoutèrent aux années, sa beauté se fana, et elle entra sans regret, du moins en apparence, dans la catégorie de celles que patronne sainte Catherine ; mais le temps avait beau laisser sur elle son empreinte, son cœur ne se refroidissait pas, elle conservait toujours le même besoin d'aimer et de se dévouer. — La mort faucha, les uns après les autres, tous ses proches parents ; j'étais enfant, elle s'attacha à moi de toute la tendresse qui débordait en elle : elle réclama de ma mère la faveur de veiller sur mon éducation, de me consacrer toute sa sollicitude ; elle mit dans notre maison tout ce qu'elle possédait, ne se réservant que le bonheur de contribuer à celui d'autrui, d'égayer ma jeunesse. — Pauvre tante Louison ! Jamais

on ne surprend chez elle une pensée égoïste et personnelle; jamais elle ne réclame, jamais elle ne se plaint, et cependant sa mère est souvent injuste à son égard, elle la fait souffrir de sa vivacité; n'importe, sa sérénité est inaltérable. Si la tristesse est dans son cœur, son visage n'en dit rien; elle me convie au partage de tout ce qu'il y a de bon en elle, elle ne se réserve que ses chagrins; c'est l'ange de l'abnégation. Ah! monsieur Grosley, si jamais vous entendez dire que la sécheresse du cœur est l'apanage obligé des vieilles filles, rappelez-vous la tante Louison.

— Bravo! mon enfant, j'aime à vous voir prendre ainsi la défense de vos amis. Je n'ai pu qu'entrevoir celle dont vous venez de me parler, et toutefois l'impression qu'elle a produite sur moi est en harmonie avec l'éloge que vous en faites; il y a dans son regard doux et triste une éloquence qui m'a ému; il reflète, non la résignation des cœurs auxquels manque le don fatal de la sensibilité, mais de ceux qui trouvent dans leur courage la force d'étouffer le cri de la souffrance; qui sait si, en fouillant le passé, on n'y trouverait pas, hélas! quelque dramatique et douloureuse histoire?

Il semblait faire un retour sur lui-même, subir l'obsession de pensées intimes qu'il n'exprimait pas. Il n'avait plus l'attitude froide et un peu hautaine avec laquelle il s'était présenté au Mesnil-Briand. L'expression de ses yeux n'était plus la même, sa voix avait pris une intonation douce et mélancolique, sa physiologie reflétait la cordialité et l'abandon.

Mme de la Ratais remarqua ce changement quand elle rentra avec la jeune fille; elle y vit une nouvelle raison de compter sur le succès de sa combinaison matrimoniale.

Pendant le dîner, M. Grosley fut aimable et affectueux. Il raconta dans un langage original, imagé, ses voyages en Amérique, ses entreprises, ses spéculations, les luttes qu'il avait eues à soutenir avec les hommes et les éléments. Il y avait cependant dans ses rapports avec ses hôtes des nuances différentes et faciles à saisir.

Quand il parlait à Mathilde, sa voix avait un accent de tendre et sympathique protection; il n'adressait la parole à la vieille fille qu'avec une expression de respectueuse déférence; il l'examinait parfois avec un attentif intérêt, comme s'il avait cherché à éclairer un mystère, à découvrir la solution d'un problème.

Mais il trahissait, à l'égard de Mme de la Ratais, un sentiment d'irritation continue; il ne pouvait se défendre, quand il lui répondait, d'expressions presque acerbes, comme si elle avait eu le don de lui irriter le système nerveux.

Louis COLLAS.

(La suite au prochain numéro).

REVUE DES MAGASINS

Rien n'est plus frais, plus coquet, plus gracieux que les toilettes de saison de Mlle Marie BATAILLON; il y a un véritable charme dans l'heureux assemblage de ces étoffes et de leur frais coloris. Expliquons-nous en soulevant vite, au profit de nos lectrices, une des draperies du salon de la rue Thérèse, 5. Voici d'abord un costume en batiste grise avec volants brodés à l'anglaise sur l'étoffe même. Tablier en batiste quadrillée, caroubier et blanc, entouré de franges à glands en fil de couleurs assorties. Corsage en quadrillé, à manches grises, avec broderies et franges.

Autre costume en grenadine noire brochée (grande toilette). — Jupou en taffetas, garni derrière de volants francs, plissés, et de bouillonnés; ce jupou est rayé au milieu devant par une large coulisse ayant pour tête, de chaque côté, une dentelle noire brodée de paille. Le tablier, divisé en deux parties partant chacune du coulissé, est entouré de dentelles brodées de paille. Il est très ample et drapé de manière à former de nombreux plis qui sont soutenus, sur les côtés et au milieu derrière, par des coulisses semblables à celui du point de départ, quoique plus étroites. Corsage en grenadine doublée de soie, avec bande coulissée et dentelles brodées rayant le milieu des devants et du dos, où il est boutonné.

Les costumes de voyage que Mlle Marie Bataillon prépare en ce moment

pour ses clientes ne le cèdent en rien aux modèles précédents, au point de vue de l'originalité et du bon goût. Tantôt c'est une toile grossière qui, grâce à son savoir-faire, constitue une robe délicate; tantôt c'est un beige plissé et drapé de telle sorte que l'ensemble présente bien le caractère voulu pour le milieu dans lequel il doit être porté. Ici, c'est un simple *cache-poussière*; là, une toilette plus compliquée, tout en ne sortant pas de la limite du simple.

En résumé, inscrire avec soin l'adresse de Mlle Marie Bataillon et s'en servir au besoin.

— La maison DE PLUMENT nous a initiée aux connaissances qu'elle possède sur les agissements de la *mode future*. Selon toutes probabilités, l'aplatissement et le bridage des jupons vont cesser prochainement, les chaleurs de l'été serviront de prétexte et les gens de goût applaudiront à ce changement. Donc M. de Plument se met en mesure en modifiant dès à présent ses modèles de tournures et de jupons. Par ce fait seul, on peut se rendre compte, si on ne le sait déjà, de la façon vraiment intelligente dont cette maison dirige ses affaires.

Il est bien entendu que les personnes qui veulent un jupon ou une tournure devront en spécifier le genre (aplatis ou bombé), lorsqu'elles en feront la demande à M. de Plument (rue Vivienne, 33).

Annouçons aussi, que la maison de Plument possède à présent un choix de jupons blancs à volants, servant à recouvrir les tournures ou même à les remplacer, car bien des femmes, ne voulant point de celles-ci, adoptent l'autre système. Ces jupons sont garnis derrière de volants superposés, et une coulisse placée au milieu groupe toute l'ampleur dans le sens voulu. C'est plus léger, plus confortable; plus élégant même; mais la tournure, ajoutons-le franchement, est plus économique. Il y a toujours cette question de blanchissage et d'amidonage qui effraie la femme économe.

Le grand succès de la maison de Plument est en ce moment pour le *corset-cage*, si agréable à porter pendant les chaleurs. Formé de bandes quadrillées, il permet au corps de recevoir plus directement l'air par tous ses jours et la transpiration est moins à redouter. Nous le conseillons aux femmes fortes, qui s'en trouvent très bien; il est, en effet, aussi baléiné que tous les corsets de cette maison, et elles sont sûres par là de trouver en lui le soutien désiré.

SPÉCIALITÉS

Nous avons reçu, il y a quelques jours, une lettre à peu près conçue en ces termes: « D'après vos conseils, j'ai employé le *Lait antiphélique* de Candès, et toutes les taches de blanchisseur dont je me plaignais ont disparu. Mais elles sont revenues dès que j'ai cessé de me servir de ce produit. Que faire? »

Ne pouvant répondre directement à l'auteur de la lettre, puisqu'on ne nous donne aucune adresse, nous allons le faire par la voie du journal; ce sera un moyen d'arriver au même but. — Pour combattre un mal, que faire, sinon recourir au remède, lorsqu'on a eu la chance de le trouver? Il faut donc, dans le cas dont il s'agit, continuer l'application du *Lait antiphélique*, car il est bien certain que l'efficacité de ce remède ne continuera d'exister qu'à la condition de n'en pas cesser l'emploi.

Beaucoup de personnes prennent ce lait virginal comme eau de toilette, sans autre motif que celui d'obtenir la blancheur nacrée qu'il procure; à plus forte raison doit-on l'employer lorsqu'on a des taches de roussor, plaques jaunes et rougeurs quelconques. Connaître sûrement le moyen de les faire disparaître et ne pas l'employer, ce serait vouloir faire preuve d'une naïveté impardonnable.

Adresser les demandes à M. CANDÈS (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.